sonniers penchaient cette lutte dont ils pouvaient suivre les péripéties et d'où cependant leur sort dépendait.

A peine le navire français eut-il amené son pavillon que le commandant de la frégate anglaise y monta, et, soupçonnant qu'il y avait à bord d'innocentes victimes, il interrogea un blessé qui lui répondit : " Vous trouverez à fond de cale cinq cents prisonniers ; vous ne distinguerez les prêtres des forçats qu'à leur patience. " Aussitôt le vainqueur ordonna de faire monter les prisonniers sur le pont, et lorsqu'ils y furent tous et qu'ils eurent été déliés, il s'écria d'une voix retentissante : — " Que ceux qui sont prêtres se tennent à droite, que les forçats se rangent à gauche : si un seul ose passer du côté où il ne doit pas être, voilà sa place ! " Et il montra la mer.

Je ne me rappelle pas sans émotion cette scène terrible, disait l'un de ces prêtres quinze ou vingt ans après ; il nous semblait à tous que nous assistions au jugement dernier.

Quand la séparation fut achevée, le capitaine, se tournant à droite, se découvrit, et d'une voix solennelle : — " Messieurs les prêtres, dit-il, je vous salue ; je n'ai pas l'honneur d'appartenir à votre religion, mais je l'admire et lui reconnais assez de vie pour dominer le monde. Avec des hommes tels que vous, on ne peut pas manquer de triompher tôt ou tard. Soyez sans crainte, vous êtes sous la protection du pavillon anglais, en attendant que je vous conduise à Londres, où vous trouverez une cordiale hospitalité, vous êtes libres... "

Sa voix, en cet instant, parut fléchir ; les tristes livrées dont les prisonniers étaient revêtus et leur visage marqué au sceau de la souffrance impressionnaient ce cœur malheureux. — Il faut qu'un peuple soit descendu bien bas, dit-il encore, pour traiter ainsi les hommes respectables qui représentent la religion ! " Les prêtres allaient le remercier, il ne leur en laissa pas le temps, et, se tournant brusquement à gauche, il ajouta : " Pour vous, forçats, vous êtes des coquins dans toutes les parties du monde ; vous allez descendre à fond de cale avec vos chefs désarmés et vaincus ; je me garderai bien de vous conduire en Angleterre. Je vous déposerai sur les côtes de France, et la liberté que je vous rendrai alors sera la plus belle vengeance que mon pays puisse tirer de votre... "

..... On profita d'une nuit obscure pour jeter sur les côtes de Bretagne les deux cent cinquante forçats, qui ne se firent pas